

Le 15 décembre 2017

Communiqué de presse

Les expositions du Centre Pompidou-Metz en 2018

Le Centre Pompidou-Metz débute l'année 2018 en ouvrant le troisième volet de sa Saison japonaise avec la présentation du collectif d'artistes **Dumb Type**, pionnier des arts numériques. Cette exposition monographique, la première de cette ampleur en France, baptisée par les artistes *Actions + Réflexions* rassemble cinq grandes installations multimédia, dont une totalement inédite et conçue pour l'occasion.

Proposant un panorama foisonnant et pluridisciplinaire de la scène artistique japonaise contemporaine, la Saison japonaise s'articule autour de deux grandes expositions inaugurées à l'automne 2017, **Japan-ness** et **Japanorama**. La première se consacre à l'architecture et à l'urbanisme japonais depuis 1945. La seconde met à l'honneur les arts plastiques, la mode, les arts de la scène et la photographie depuis 1970.

Parallèlement, **10 Evenings**, une programmation de spectacles, concerts, performances et rencontres avec les grandes figures des arts scéniques japonais accompagne cette saison. Ce cycle de manifestations, dont certaines sont montrées pour la première fois en France, ou créées spécialement pour le Centre Pompidou-Metz, convie de nombreux artistes japonais entre janvier et mars 2018, dont Saburo Teshigawara, Ryuichi Sakamoto ou Yasumasa Morimura.

En juin, l'installation **Café Little Boy** (2002) de l'artiste mosellan Jean-Luc Vilmouth (1952-2015), œuvre activant la mémoire collective du bombardement atomique d'Hiroshima, clôture la Saison Japonaise, mais aussi la trilogie que le Centre Pompidou-Metz a consacrée en hommage à cette figure de la scène internationale passionnée par le Japon, en présentant le film *Lunch Time* dans le cadre de l'exposition **Sublime** en 2016, puis l'installation *Jungle Science* en résonance avec **Jardin Infini** en 2017.

À partir de février, le Centre Pompidou-Metz met à l'honneur l'exceptionnelle collection du Musée national d'art moderne à travers une nouvelle exposition semi-permanente, dans la lignée de **Phares** et **Musicircus**. **L'aventure de la couleur. Œuvres phares du Centre Pompidou** se présente comme une symphonie polychrome invitant à découvrir l'environnement chromatique des artistes du début du XX^e siècle à nos jours.

En résonance avec l'exposition, le Centre Pompidou-Metz organise une grande et conviviale « Fête des couleurs » les samedi 24 et dimanche 25 mars 2018, invitant les visiteurs à un programme de manifestations familiales hors du commun : performances historiques rejouées, inauguration d'une œuvre participative dans le Forum, ateliers ouverts en famille, etc.

Contacts presse

Centre Pompidou-Metz

Diane Junqua

Responsable du pôle Communication et développement

téléphone :

00 33 (0)3 87 15 39 66

mél :

diane.junqua@centrepompidou-metz.fr

Noémie Gotti

Chargée de communication et presse

téléphone :

00 33 (0)3 87 15 39 63

mél :

noemie.gotti@centrepompidou-metz.fr

Claudine Colin Communication

Pénélope Ponchelet

téléphone :

00 33 (0)1 42 72 60 01

mél :

penelope@claudinecolin.com

L'installation ***Dream House*** (*la maison des rêves*), œuvre mythique du compositeur américain La Monte Young et de son épouse Marian Zazeela, est présentée à l'été 2018. Cette installation, créée à quatre mains, constitue une véritable immersion dans la couleur et le son et invite le visiteur à la contemplation, à la méditation et à la rêverie, offrant de nouvelles manières de s'approprier l'institution.

Au printemps puis à l'automne 2018, deux expositions-événements ouvrent successivement leurs portes au Centre Pompidou-Metz.

L'exposition **Couples modernes**, réalisée en collaboration avec la Barbican Art Gallery de Londres, s'intéresse au processus créatif au travers des relations amoureuses qui unissent les artistes avant-gardistes de la fin du XIX^e à la première moitié du XX^e siècle. Cette très riche exposition pluridisciplinaire revient sur un siècle de création et d'influences mutuelles au sein de couples célèbres comme Pablo Picasso et Dora Maar, Robert et Sonia Delaunay, Charles et Ray Eames, ou plus confidentiels, comme Marcel Duchamp et Maria Martins, Claude Cahun et Suzanne Malherbe... revisitant la notion même de « monographie moderne » en offrant de nouvelles pistes de lectures de l'histoire de l'art. L'exposition rassemblera des œuvres majeures des couples d'avant-gardes dans des domaines aussi variés que les arts visuels, le design, l'architecture ou le cinéma.

À partir d'octobre 2018, l'exposition **Peindre la Nuit** explore un thème majeur de l'histoire de l'art : la nuit en peinture, au XX^e siècle. Rassemblant des œuvres des avant-gardes historiques mais aussi de plus jeunes générations, ainsi que de spectaculaires installations d'artistes contemporains, l'exposition prendra une double direction : peindre la nuit signifiant à la fois représenter la nuit, et peindre pendant la nuit. Peindre sans voir, parce que notre perception est limitée, ou parce que l'on décide de s'affranchir du monde rétinien. Une exposition conçue comme une déambulation vertigineuse vers l'infini du ciel étoilé.

Les nouvelles expositions en 2018 :

- Dumb Type
Actions + Réflexions
Du 20 janvier au 14 mai 2018
Galerie 1
(Dans le cadre de la Saison japonaise)
- L'aventure de la couleur
Œuvres phares du Centre Pompidou
Du 24 février 2018 au 22 juillet 2019
Grande Nef
- Jean-Luc Vilmouth, *Café Little Boy*, 2002
Du 16 juin 2018 au 7 janvier 2019
Galerie 1 (installation)
- Couples modernes
Du 28 avril au 20 août 2018
Galeries 2 et 3
- La Monte Young, Marian Zazeela, *Dream House*, 1990
Du 16 juin au 17 septembre 2018
Galerie 1 (installation)
- Peindre la nuit
Du 13 octobre 2018 au 15 avril 2019
Galerie 2

Les expositions en cours en 2018 :

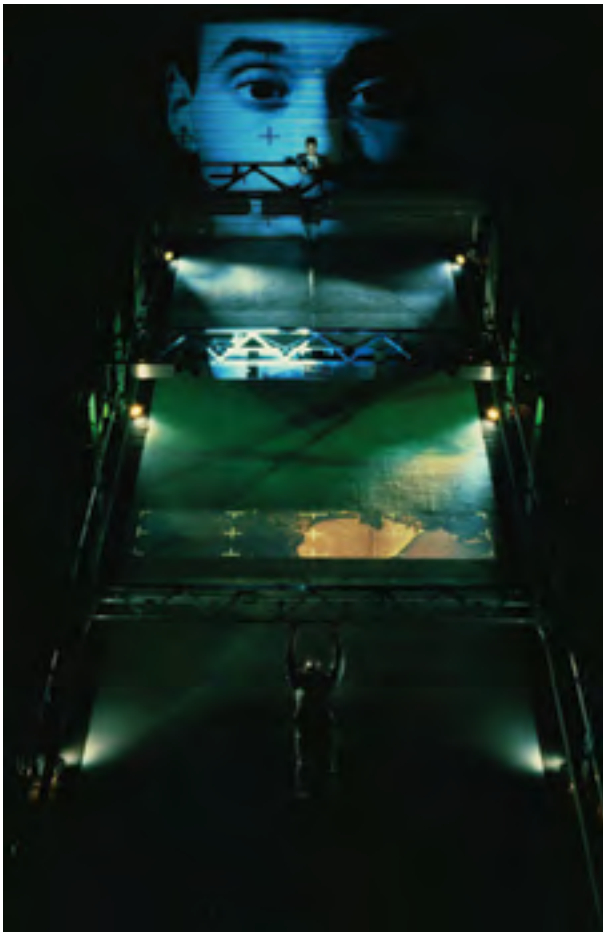
Une saison japonaise au Centre Pompidou-Metz :

- Japan-ness. Architecture et urbanisme au Japon depuis 1945
Du 9 septembre 2017 au 8 janvier 2018
Grande Nef
- Japanorama. Nouveau regard sur la création contemporaine
Du 20 octobre 2017 au 5 mars 2018
Galeries 2 et 3

*DES VISUELS DES EXPOSITIONS SONT DISPONIBLES SUR LA PHOTOTHÈQUE
(centrepompidou-metz.fr/phototheque).*

*IDENTIFIANT : presse
MOT DE PASSE : Pomp1d57*





DumbType, *pH*, 1990 / Performance
Photo : Kazuo Fukunaga

Dumb Type

Actions + Réflexions

20.01 → 14.05.18

Galerie 1

L'exposition Dumb Type est la première exposition monographique de cette ampleur dédiée à ce collectif d'artistes en France. Formé en 1984, Dumb Type rassemble à ses débuts une quinzaine d'étudiants du Kyoto City Art College, issus de différents champs : plasticiens, vidéastes, chorégraphes et performeurs, mais aussi architectes, graphistes, ingénieurs du son et informaticiens, qui se réunissent pour inventer un nouvel art de la scène, fondamentalement pluridisciplinaire, où s'imbriquent le spectacle vivant et l'installation multimédia.

Très active jusqu'au début des années 2000, la compagnie s'est régulièrement produite dans les musées et théâtres du Japon, d'Europe et des États-Unis, où certains de ses membres ont parfois habité. Présent sur la scène internationale, Dumb Type interroge la mutation des identités et de la communication dans un monde globalisé.

En anglais, dumb peut signifier « muet » ou « stupide ». Figure centrale du groupe, Teiji Furuhashi (1960–1995) précise dans un entretien l'approche critique que suggère le nom « Dumb Type » : l'ouverture à l'Occident et la bulle économique qui culmine dans les années 1980 ont fait du Japon une société de plus en plus

superficielle, consacrée aux médias, à la consommation et la technologie, où chaque individu est « submergé d'informations, sans être conscient de rien », et où les désirs côtoient le désespoir.

En réaction à cette époque et à la surenchère de théâtralité et d'artifices, Dumb Type crée un théâtre expérimental dans lequel le corps des performers est le support des images, des sons et des décors. Les pièces sont dépourvues de dialogue, mais les performeurs sont environnés de citations d'articles ou de paroles de chansons pop. Les nouveaux médias et la révolution numérique ont métamorphosé nos comportements, nos subjectivités, et plus largement notre humanité. Mais ces flux de données, ces lumières stroboscopiques et ces musiques électroniques côtoient chez Dumb Type une dimension plus existentielle qui s'exprime à travers des formes plus populaires et fragiles : karaoké, talk-show, cabaret, performance drag, confession intime ou adresse directe au public.

Dans le cadre de sa saison japonaise, le Centre Pompidou–Metz présente cinq grandes installations de Dumb Type, dont une inédite produite pour l'occasion. Certaines de ces œuvres sont les productions respectives de trois des membres historiques du collectif – Teiji Furuhashi, Ryoji Ikeda et Shiro Takatani – qui ont continué, parallèlement à leur activité collective, à créer individuellement. Des archives et témoignages sont également présentés dans l'exposition et retracent la généalogie du groupe, avant et après la disparition de Teiji Furuhashi en 1995. Cette appréhension à la fois physique et documentaire d'une sélection d'œuvres de Dumb Type permet de recontextualiser ces créations marquantes, tout en les mettant en perspective dans le contexte actuel d'une société toujours dominée par la surenchère d'information et la consommation.

Commissaire : Yuko Hasegawa, directrice artistique du Musée d'art contemporain (MOT), Tokyo

Chargée de recherches et d'exposition : Hélène Meisel



Jean-Luc Vilmouth, *Café Little Boy*, 2002
 Paris, Centre Pompidou, Musée national d'art moderne
 © Adagp, Paris, 2015 © Virginie Cuisinier

Jean-Luc Vilmouth, *Café Little Boy*, 2002

16.06.18 → 07.01.19

Galerie 1 (installation)

Après avoir dialogué avec les expositions Sublime. Les tremblements du monde et Jardin infini. De Giverny à l'Amazonie, l'œuvre de Jean-Luc Vilmouth fait écho à la Saison japonaise, formant une libre trilogie, les trois actes d'un voyage nous conduisant au plus près de l'humain. Nous nous trouvons au seuil de ces « lisières d'expériences, de ces conditions de passages d'émotions et de façons d'être en contact avec l'environnement » que l'artiste, pour reprendre ses mots, crée comme une intensification et une augmentation de notre perception du réel.

L'ensemble de son œuvre interroge les modalités de la coexistence de l'homme et de son environnement, en un dialogue permanent qui se maintient, bien qu'assourdi, lors de moments de profondes ruptures. L'œuvre de Jean-Luc Vilmouth « rematérialise notre appartenance au monde », tel que déclare Bruno Latour, replace l'homme dans son écosystème, même dévasté ou menacé comme l'ont rendu sensible son film *Lunch Time* et son environnement *Jungle Science*.

La recherche esthétique de Jean-Luc Vilmouth traversée par des moments de « suspension, disparition et réapparition effective du réel » selon les mots de Paul Virilio, dans *L'esthétique de la disparition*, est à nouveau manifeste dans *Café Little Boy*, 2002, espace ouvert à la réflexion, à la communication et à l'échange. Ce fragile monument de mémoire prend le nom de code désignant la bombe atomique larguée sur la ville d'Hiroshima le 6 août 1945. Clôturant la Saison japonaise, dont les expositions Japan-ness et Japanorama, consacrées à l'architecture et l'art contemporain japonais, explorent le métabolisme de l'archipel traversé par le rythme perpétuel de destruction et de réinvention de la création, *Café Little Boy* se présente comme un tableau vert sur lequel sont accrochées des photographies du tableau noir de l'école Fukuromachi, où les survivants de l'explosion atomique venaient écrire des messages pour tenter de retrouver des membres de leur famille. Il devient à son tour une invitation à composer ensemble une œuvre de mémoire, au sein de laquelle le présent dialogue avec les spectres du passé. « Espace = vide + ma. Le mot ma désignait à l'origine l'espace entre les choses qui existent les unes à côté des autres ; il en est venu à désigner un interstice entre les choses, une fissure. »

Avec *Café Little Boy*, Jean-Luc Vilmouth tisse les émotions, les impressions, active une mémoire remise en mouvement. Cette poésie collective s'imisce dans les fissures invisibles de nos identités, vient qualifier ce vide et le rendre signifiant.



François Morellet, *Pier and Ocean*, 2014.
En collaboration avec Tadashi Kawamata
Installation au sol. 38 tubes de néon bleu argon & Jetée en bois réalisée
par Tadashi Kawamata.
Dimensions variables / 150 cm de long chaque tube
Vues de l'exposition « François Morellet, c'est n'importe quoi ? », kamel mennour
(6, rue du Pont de Lodi), Paris
© ADAGP François Morellet
© Tadashi Kawamata
Photo archives kamel mennour.
Courtesy the artist and kamel mennour, Paris/London

L'aventure de la couleur

Œuvres phares du Centre Pompidou

24.02.18 → 22.07.19

Grande Nef, Forum

Dès les prémices de la création du Centre Pompidou en 1977, la couleur, employée comme un code, est au cœur du projet architectural de Renzo Piano et Richard Rogers. Ce sont ces mêmes couleurs pures qui ouvrent le bal polychrome de l'exposition L'Aventure de la couleur. Œuvres phares du Centre Pompidou, consacrée à la persistance des réflexions sur la couleur dans l'histoire de l'art moderne et contemporain, d'Henri Matisse à François Morellet.

Dans la continuité de Musicircus, cette nouvelle présentation inédite d'une quarantaine de chefs-d'œuvre de la collection du Centre Pompidou propose une exploration thématique de la couleur, tantôt appréhendée comme un puissant vecteur d'émotions et de sensations, tantôt comme un support infini de réflexions sur la matérialité et la spiritualité de la peinture. Dévoilant un certain nombre d'expériences physiques et sensibles, le parcours invite le visiteur à prendre progressivement conscience de l'incarnation de la couleur, à travers des dialogues riches de sens. L'iconique *Bleu de ciel* (1940) de Vassily Kandinsky ouvre ainsi la voie à l'environnement immersif *Pier and Ocean* (2014) de François Morellet et Tadashi Kawamata, invitant à accoster sur un îlot de néons bleutés, et faisant tout particulièrement résonner les mots de Gaston Bachelard dans *L'air et les songes* – « D'abord, il n'y a rien, ensuite un rien profond, puis une profondeur bleue. »

En 1810, explorant dans sa *Théorie des couleurs* les mécanismes optiques et physiologiques qui fondent le spectre chromatique, Goethe anticipait un affranchissement par la couleur pure et le monochrome. Cette aventure de la couleur provoquerait la conscience de l'universalité et de l'harmonie de l'homme avec l'unité fondamentale des choses. Pour Matisse, près d'un siècle plus tard, la couleur est une véritable libération. Ses papiers découpés sont une jubilation rythmique qui inspirent les recherches plastiques de Jean Dewasne, Simon Hantaï, Bridget Riley ou Sam Francis. Les planches de son œuvre manifeste, *Jazz*, ponctuent le parcours de manière à souligner combien l'influence de Matisse a été intense sur ses héritiers.

Yves Klein confie pour sa part que « les couleurs sont des êtres vivants, des individus très évolués qui s'intègrent à nous, comme à tout. Les couleurs sont les véritables habitants de l'espace. » Engagé – dès 1946 – dans son *Aventure monochrome*, il envisage la couleur comme un champ d'énergie, générant des espaces psychologiques. D'autres pensées monochromes cohabitent avec sa vision spirituelle de la couleur, parmi lesquelles celles de Claude Rutault, Dan Flavin ou encore Robert Rauschenberg dont les peintures blanches, loin d'être rigoureusement monochromes, recèlent d'innombrables variations qui permettent « à d'autres choses d'advenir ». Avec les énergies du Pop Art et du Nouveau Réalisme, la couleur devient pulsation, célèbre le réel. « Ce qui m'intéresse c'est la profusion colorée de l'article en série » affirme le Français Martial Raysse : « les Prisunic sont les musées de l'art moderne ». Avec *America, America*, il troque le pinceau pour le néon : une « couleur vivante, une couleur par-delà la couleur ». Les artistes américains du *Hard Edge* et du *Minimal Art* s'engagent quant à eux dans une réduction des composantes de l'œuvre : la couleur est cadrée, normée, élémentarisée en nuanciers industriels. Pour Donald Judd et Ellsworth Kelly, l'œuvre doit provoquer une sensation visuelle immédiate, compréhensible. Elle ne doit référer à rien d'autre qu'elle-même. Sa forme, son matériau, sa couleur, poussent jusqu'à l'extrême la logique des papiers découpés de Matisse. Devenus champs colorés, ils interagissent avec l'espace et le spectateur, poursuivant la quête d'Yves Klein. Derrière cette ascèse, tapi dans la radicalité de la monochromie, sommeille le talent de la couleur pour réveiller l'émotion.

Commissaire : Emma Lavigne, directrice du Centre Pompidou-Metz

Chargée de recherches et de coordination : Anne Horvath



La Monte Young et Marian Zazeela, *Dreamhouse*, 1990
© La Monte Young, © Marian Zazeela / Crédit photographique : Blaise Adilon

La Monte Young, Marian Zazeela, *Dream House*, 1990

16.06 → 10.09.18

Galerie 1 (installation)

Œuvre mythique, la *Dream House* est une installation lumineuse et musicale créée à quatre mains, par le compositeur La Monte Young et son épouse Marian Zazeela.

C'est en 1962 que La Monte Young compose *The Four Dreams of China* et prend conscience de son désir de « construire des œuvres musicales qui pourraient être jouées très longtemps, voir indéfiniment ». La même année, il rencontre la plasticienne et musicienne Marian Zazeela et dès le mois d'août 1963, ils conçoivent ensemble la première installation visuelle et sonore du nom de « Dream House ». Marian Zazeela a développé un système de lumières évolutives et colorées qu'elle place sur des mobiles. La Monte Young utilise quant à lui différents oscillateurs d'ondes sinusoïdales, oscilloscopes, amplificateurs et haut-parleurs pour produire des environnements de fréquences continues. La musique jouée, constituée de notes tenues pouvant être prolongées à l'infini, fait réagir de manière infime les mobiles suspendus. L'ombre projetée, résultant de la combinaison de plusieurs éclairages, crée de nouvelles formes en trois dimensions.

Le visiteur qui pénètre dans cet espace baigné de lumière et de musique est invité à s'immerger littéralement dans le son et la couleur pour percevoir les nuances. Assis ou debout, immobile ou évoluant à son rythme au sein de l'espace, chaque visiteur peut apprécier les modulations sonores provoquées par ses propres mouvements, aussi infimes soient-ils. Cette expérience unique incite à l'introspection, à la méditation et au rêve. Le spectateur-auditeur voit la musique autant qu'il écoute la couleur, dans une pure perception synesthésique. Le temps semble ralenti et le rapport à l'espace et à la durée devient tout autre, entre le réel et l'imaginaire.

En 1967, La Monte Young et Marianne Zazeela rencontrent Pandit Prân Nath, spécialiste du raga indien et du style Kirana. Ils en deviennent les disciples en 1970 et le resteront jusqu'à sa mort en 1996. La Monte Young déclara à propos de Pandit Prân Nath : « C'est avec lui que j'ai véritablement compris ce que signifiait la transformation progressive d'une note continue ». La première installation de la *Dream House* au sein d'un lieu d'art a lieu dans la galerie Friedrich à Munich en juillet 1969, et de nombreuses autres sont présentées dans des musées et galeries d'art en Europe et aux États-Unis les années suivantes, pour des durées de plusieurs jours à plusieurs années : Fondation Maeght, Saint Paul de Vence (1970) ; Documenta V, Kassel (1972) ; Dia Foundation, New York, de 1979 à 1985 puis en 1989/1990 ; Ruine der Künste, Berlin (1992) ; Centre Pompidou, Paris (1994–1995). En 1993, une *Dream House* est installée de façon permanente à la MELA Foundation de New York. En 1998, le Musée d'Art Contemporain de Lyon propose à Marian Zazeela et La Monte Young d'exposer l'œuvre dans une version définitive, qui entre dans la collection à l'issue de l'exposition.



Dorothea Tanning and Max Ernst with his sculpture, Capricorn, 1947
Photograph by John Kasnetsis
© John Kasnetsis

Couples modernes

26.04 → 20.08.18

Galleries 2 et 3

Le Centre Pompidou–Metz présente, en collaboration avec la Barbican Art Gallery de Londres, une grande exposition interdisciplinaire consacrée aux couples de créateurs, tels que Pablo Picasso et Dora Maar, Robert et Sonia Delaunay, André Breton et Nadja, Charles et Ray Eames...

L'exposition explore le processus créatif par le prisme des relations amoureuses, complexes voire subversives, qui unissent les artistes avant-gardistes de la fin du XIX^e à la première moitié du XX^e.

Qu'ils soient officiels, clandestins, exclusifs ou libres, ces couples mythiques formés par des artistes tels que Jean Arp et Sophie Taeuber–Arp, Man Ray et Lee Miller, Eileen Gray et Jean Badovici, unissent non seulement les peintres, sculpteurs, photographes, architectes, designers, poètes, écrivains, musiciens, danseurs, performeurs mais aussi les galeristes, mécènes, critiques d'art et collectionneurs. Ils constituent à eux seuls des zones fertiles d'échanges, de confrontations et d'influences d'où naissent les mouvements, les concepts et les œuvres.

La vie intime et amoureuse des artistes, consubstantielle de la création, divulgue ses secrets d'alcôve à travers les œuvres destinées à être vues et exposées. Au-delà de cette valeur sentimentale, l'exposition réunissant des chefs-d'œuvre, dont une centaine provenant du Centre Pompidou, Musée national d'art moderne, révèle des collaborations méconnues, des personnalités demeurées dans l'ombre de leur partenaire et ignorées de l'Histoire de l'art, dont la dessinatrice Suzanne Malherber (Marcel Moore), compagne de la photographe Claude Cahun et la pianiste Nelly von Moorsel, épouse du peintre, architecte et théoricien Théo van Doesburg.

Dans une perspective plus large de la modernité, des extraits de correspondance et des archives apportent un éclairage essentiel sur l'évolution des mœurs, le rôle de la psychanalyse, le statut de la femme et de l'artiste femme. La cellule protéiforme de ces couples artistiques renfermant dans sa grande diversité, au cœur des débats actuels sur le mariage, la famille, la parentalité et le genre, la notion même de modernité.

Commissaires :

Emma Lavigne, Directrice, Centre Pompidou–Metz

Elia Biezunski, Chargée de mission auprès de la directrice, Centre Pompidou–Metz

Jane Alison, Head of Visual Arts, Barbican Center, London

Cloé Pitiot, Conservatrice, Centre Pompidou – Musée national d'art moderne

Chargées de recherches et d'exposition :

Pauline Créteur

Coralie Malissard



Henri Michaux, *Le Prince de la nuit*, 1937
Paris, Centre Pompidou – Musée national d'art moderne © Adagp, Paris, 2017
© Photo Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Philippe Migeat

Peindre la nuit
13.10.18 → 15.04.19
Galerie 2

Source d'inspiration majeure de l'histoire de l'art, la nuit continue de fasciner les artistes au xx^e siècle, et aujourd'hui encore demeure un terrain d'expériences fécond. Si la proposition peut paraître d'emblée comme une contradiction, « peindre la nuit » se révèle au contraire riche de sens.

D'abord parce que la nuit n'a jamais été noire : « Souvent il me semble que la nuit est encore plus richement colorée que le jour » écrit Vincent Van Gogh en 1888, et l'est encore moins depuis les bouleversements apportés par l'éclairage public et l'électricité. Ensuite parce qu'elle permet, tant sur le plan physique que symbolique, ce « détachement du monde » si cher à la modernité. Le moment du crépuscule pourrait d'ailleurs être la parfaite métaphore de la volatile frontière entre figuration et abstraction.

À travers une approche essentiellement perceptuelle plutôt qu'iconographique, l'exposition se présente comme une expérience nocturne, une déambulation qui transforme le visiteur à son tour en noctambule.

Le titre contient volontairement une ambiguïté : soit peindre la nuit signifie représenter la nuit, soit peindre de nuit. Peindre l'obscurité ou peindre dans l'obscurité, c'est déjà faire un choix, celui d'affiner sa vision extérieure ou bien celui de l'abandonner.

Le parcours est constitué comme un cheminement qui suit l'évolution de nos sensations et de notre perception de la nuit : après le crépuscule indécis, une intensité impénétrable dans laquelle on se perd, puis avec l'accoutumance de l'œil, les formes s'affinent et les couleurs apparaissent, des phénomènes surgissent, jusqu'à ouvrir de nouveaux mondes intérieurs. On avance ainsi dans l'exposition comme on avance dans la nuit : comment la peinture a développé des moyens propres pour témoigner d'une perception altérée du monde ? Comment capter et retranscrire la richesse et l'amplitude du sentiment nocturne ? Que dit-il de notre place dans l'univers et dans le temps présent ?

Fidèle à l'esprit des expositions du Centre Pompidou-Metz, l'exposition ne se limite pas exclusivement à la peinture, bien que centrale, mais offre des résonances et parallèles avec la musique et la littérature notamment, ainsi qu'avec la vidéo et la photographie. Elle rassemblera des figures historiques (Winslow Homer, Francis Bacon, Anna-Eva Bergman, Louise Bourgeois, Brassai, Helen Frankenthaler, Paul Klee, Lee Krasner, Henri Michaux, Joan Mitchell, Amédée Ozenfant...) mais aussi des artistes contemporains (Etel Adnan, Charbel-Joseph Boutros, Peter Doig, Jennifer Douzenel, Rodney Graham, Martin Kippenberger, Paul Kneale, Olaf Nicolai, Gerhard Richter...) ainsi que de spectaculaires installations (Harold Ancart, Spencer Finch, Daisuke Yokota, Navid Nuur...).

Commissaire :

Jean-Marie Gallais, responsable du pôle Programmation, Centre Pompidou-Metz

Chargée de recherches et d'exposition : Alexandra Müller



Takeshi Hosaka, *Hoto Fudo*, Yamanashi, Japon
© Nacasa&Partners Inc. / Koji Fujii
© TAKESHI HOSAKA ARCHITECTS

– L'architecture surexposée, images et narrations
(de 1995 à nos jours)

JAPAN-NESS

Architecture et urbanisme au Japon depuis 1945

09.09.17 → 08.01.18

Grande Nef

Selon l'architecte Arata Isozaki, l'architecture japonaise se distingue par l'immuabilité de certaines valeurs et une identité que les architectes ne cessent de réinterpréter au fil des siècles. Il désigne cette spécificité, fil rouge de l'exposition, sous la formule « Japan-ness ».

Le visiteur est immergé dans une ville organique conçue par Sou Fujimoto et traverse l'histoire cyclique de l'architecture japonaise, de la destruction d'Hiroshima et Nagasaki par la bombe atomique en 1945, jusqu'à ses expressions les plus actuelles. Suivant un parcours chronologique, de 1945 à nos jours, l'exposition se découpe en six périodes :

- Destruction et renaissance (1945)
- Villes et territoire (1945–1955)
- Émergence d'une architecture japonaise (1955–1965)
- Métabolisme, Osaka 1970 et la « nouvelle vision » (1965–1975)
- L'architecture de la disparition (1975–1995)

Dès les années 1950, une nouvelle vision de la ville et du territoire se forge sous l'influence de l'architecture moderniste internationale de Le Corbusier. L'architecture japonaise se distingue notamment par un usage plastique du béton entre 1955 et 1965 avec Arata Isozaki ou Kenzo Tange. L'Exposition Universelle d'Osaka en 1970, Expo '70, marque un tournant décisif avec l'apparition de courants tels que le « Métabolisme » et la « nouvelle vision », représentés par Kisho Kurokawa, Yutaka Murata ou Kazumasa Yamashita, qui recourent à des matériaux, formes et technologies innovants. Les années 1980 et 1990 voient l'apparition d'une génération d'architectes influents sur la scène internationale. Toyo Ito, Tadao Ando, Shin Takamatsu, Itsuko Hasegawa ou Kazuo Shinohara élaborent une architecture de la disparition, marquée par la simplification des formes, le recours au métal et des recherches sur la maison individuelle. La catastrophe du tremblement de terre de Kobe en 1995 déclenche une réflexion sur l'architecture de l'urgence. Depuis quelques années, une nouvelle génération d'architectes, récompensés par les prix les plus prestigieux, œuvre à une architecture de la transparence et une architecture narrative. Shigeru Ban, Kengo Kuma, SANAA ou encore Sou Fujimoto incarnent aujourd'hui cet élan.

L'exposition s'appuie sur la collection du Centre Pompidou, enrichie d'œuvres et de maquettes provenant des studios d'architectes, de designers, de musées japonais et de collections privées. Ce corpus d'œuvres, exposé pour la première fois en Europe dans cette envergure, permet de mieux saisir la profusion et la richesse de l'architecture et l'urbanisme japonais.

Commissaires :

Frédéric Migayrou, directeur adjoint et conservateur en chef du département architecture du Centre Pompidou – Musée national d'art moderne, Paris

Yuki Yoshikawa, chargée de recherche et d'exposition, Centre Pompidou-Metz



Kenji YANOBE, *Atom Suit Project – Desert*
Collection particulière © Kenji YANOBE

JAPANORAMA

Nouveau regard sur la création contemporaine

20.10.17 → 05.03.18

Galleries 2 et 3

Tirillée entre un puissant héritage culturel et un discours national de modernisation, alternant des phases d'ouverture et de repli, l'évolution culturelle du Japon au début des années 1970 est marquée par des faits sociaux, politiques et écologiques majeurs. L'exposition revient sur ces décennies mouvementées pendant lesquelles le Japon oscille entre globalisation et affirmation de son identité.

En 1970, l'Exposition Universelle d'Osaka et la 10^e biennale de Tokyo ouvrent le début d'une période de transition pendant laquelle les arts visuels japonais s'affranchissent de l'influence occidentale présente depuis l'après-guerre. Les artistes japonais développent des stratégies esthétiques liées à deux mouvances principales :

l'une matérialiste (Mono-ha), l'autre conceptuelle (Nippon-Gainen-ha).

Dans les années 1980, l'identité culturelle japonaise évolue vers un futurisme post-moderne incarné qui s'illustre dans la mégalopole tokyoïte et s'impose sur la scène internationale. L'hyper-consumérisme associé à l'économie spéculative de cette décennie, réunit à la fois « mainstream », pop culture et académisme. Cette abolition des distinctions, ce « remix », est au cœur des démarches de YMO (Yellow Magic Orchestra) ou de Rei Kawakubo, créatrice de la marque Comme des Garçons. Les Occidentaux portent un nouveau regard sur la création japonaise. Ils remettent en cause la vision d'après-guerre d'un art uniquement lié à des valeurs de matérialité et d'émotion.

La culture japonaise des années 1980 place la subjectivité au cœur du débat sociétal. Puis les années 1990 voient l'éclosion de la culture dite « superflat » qui conjugue l'esthétique du pop art avec le kitsch de la culture kawaii inspirée par les dessins animés et les mangas. Une jeune génération se met en quête de réalisme, rejetant tout symbolisme. Des artistes qualifiés de « néo-pop », tels que Takashi Murakami ou Yoshitomo Nara traduisent l'anxiété qui a suivi la fin de la bulle économique des années 80, à travers une imagerie liée à la pop culture, aux mangas et au spectacle. Ils délivrent un discours qui, au-delà de l'apparente clarté didactique de leurs œuvres, remet en cause le modèle socio-politique et écologique du Japon.

Le grand séisme de 1995, suivi la même année de l'attaque au gaz sarin par une secte dans le métro de Tokyo, ruinent l'équilibre établi après 1945 et la promesse d'un ordre social et politique stable. La société japonaise tend de nouveau à se replier sur elle-même alors que les technologies de communication induisent de nouveaux modes de relations basés sur la confiance. L'expression artistique de ces années 1990 est aussi caractérisée par des univers relevant de l'intime, du vernaculaire et de l'espace domestique. La culture japonaise s'ouvre aux notions d'amateurisme et d'improvisation.

Dans les années 2000, la société voit peu à peu s'éroder la frontière entre sphères publique et intime. Les artistes s'approprient et participent de cette transformation. Le tsunami et la catastrophe nucléaire de Fukushima le 11 mars 2011 ouvrent une nouvelle page de l'histoire japonaise. Ces événements suscitent un engagement des artistes vis-à-vis de la société et les valeurs de solidarité prennent une dimension inédite.

L'exposition explore cette odyssée culturelle à travers la métaphore de l'archipel, dans une scénographie de l'agence SANAA (Prix Pritzker 2010). La majorité des œuvres prêtées par des institutions japonaises sont présentées pour la première fois en Europe.

Commissaire :

Yuko Hasegawa, directrice artistique du Musée d'art contemporain de Tokyo



Saburo Teshigawara, *Broken Lights*
Photo : Wonge Bergmann

10 Evenings

Danse, musique, performances

08.09.17 → 14.05.18

En résonance avec l'exposition Japanorama, des rendez-vous réguliers avec des créateurs japonais seront organisés par Emmanuelle de Montgazon, spécialiste de la scène artistique japonaise. Cette saison au Centre Pompidou-Metz sera l'occasion de découvrir des figures emblématiques du Japon contemporain dans le domaine des arts vivants : danse, musique, théâtre, mode, telles que Saburo Teshigawara ou Yasumasa Morimura.

Le programme 10 evenings est conçu comme une série de chroniques mensuelles. Chacune de ces chroniques porte un éclairage particulier sur la relation d'un artiste à son héritage historique, et à son contexte artistique et culturel. Issus de la performance, du théâtre, de la danse, ces projets ont été spécialement conçus ou adaptés pour le Centre Pompidou-Metz. Les spectateurs expérimentent des propositions artistiques pour certaines jamais montrées en France.

L'intitulé de ces rendez-vous — 10 evenings — fait écho à la célèbre manifestation avant-gardiste 9 evenings: Theater and Engineering organisée par Billy Klüver à New York du 13 au 23 octobre 1966. La dynamique des échanges américano-nippons

à cette période engendre, en 1969, un événement similaire au Gymnase de Yoyogi à Tokyo, appelée Cross Talk Intermedia., réunissant un réseau très important d'industriels, d'ingénieurs du son, d'artistes, et mobilisant des structures et des équipements annonceurs des dispositifs artistiques novateurs qui firent le succès de l'Exposition Universelle d'Osaka en 1970. La programmation des 10 evenings se veut un hommage à cette période de grande richesse créative, toutes générations confondues.

Dates à venir :

Evening #6 :

Gozo Yoshimasu et Kukangendai, *La broderie de feu*, performance, suivi d'un concert de Kukangendai — Vendredi 8 décembre 2017 à 20h

Mariko Asabuki accompagnée par Tomoko Sauvage, *Timeless*, lecture, suivi de ***Waterbowls***, concert de Tomoko Sauvage — Samedi 9 décembre 2017 à 15h

Evening #7 :

Ryoji Ikeda, *Supercodex*, concert — Vendredi 19 janvier 2018 à 20h

Norico Sunayama, *Un monde parfumé*, performance — Samedi 20 et dimanche 21 janvier 2018

Evening #8 :

Saburo Teshigawara et Rihoko Sato, *Absolute absence*, danse et installation — Samedi 27 et dimanche 28 janvier à 16h

Saburo Teshigawara et Rihoko Sato, *Tristan et Isolde*, danse — Vendredi 9 février 2018 à 20h à l'Arsenal

Saburo Teshigawara et Rihoko Sato, *Tristan et Isolde*, danse — Vendredi 9 février 2018 à 20h à l'Arsenal

Carte blanche à Saburo Teshigawara, danse — Vendredi 16 février 2018 à 20h30 à la BAM, soirée en co-réalisation avec le CCN — Ballet de Lorraine et la BAM Metz en Scènes dans le cadre du dispositif « Artistes associés » entre le CCN — Ballet de Lorraine et le Centre Pompidou Metz

Evening #9 :

Yasumasa Morimura, *Nippon Cha cha cha*, performance — Samedi 24 février 2018 à 16h

Evening #10 :

Rencontre entre Ryoichi Sakamoto, Shiro Takatani et Ryoji Ikeda

Ryoichi Sakamoto, *dis-play*, avec une création visuelle de **Shiro Takatani**, installation sonore et performance — Samedi 3 mars 2018 à 20h et dimanche 4 mars 2018 à 15h

Programme détaillé sur le site internet : centrepompidoumetz.fr

Commissaire : Emmanuelle de Montgazon, commissaire indépendante